



Musées et lieux historiques de la Martinique

16 visites culturelles

Musées et lieux historiques de la Martinique

16 visites culturelles



L'extrême fin du xx^e siècle et le début du siècle qui est le nôtre auront ouvert nos horizons sur des ambitions de l'histoire qui, si elles ne sont pas entièrement nouvelles, s'affirment comme particulièrement révélatrices des interrogations que se pose notre époque. L'une des plus évidentes est la quête d'un passé ne se contentant plus d'une approche livresque, mais attaché aux traces matérielles qui le rendent encore sensible, non seulement à notre intelligence mais aussi à nos yeux et à notre cœur. À ce titre, les musées, les lieux historiques, revêtent sûrement une valeur symbolique plus forte qu'autrefois, amplifiée par le fait qu'ils s'ouvrent à un public beaucoup plus important et bien plus varié que jadis.

Encore convient-il de se pencher sur ce que ce jadis représente pour la Martinique. Comme la lecture des fiches de présentation constituant cet ouvrage le marque sans ambiguïté, si les sites recommandés sont anciens, l'un au moins remonte pour partie à la seconde moitié du xvii^e siècle ; la date d'ouverture des musées est au contraire très tardive, correspondant en gros au demi-siècle qui nous précède. Cette situation, à première vue paradoxale, résume la difficulté de la Martinique à assumer une identité que les aléas de l'histoire ont rendue complexe. La dépendance politique et culturelle de la colonie martiniquaise à l'égard de sa métropole (la Martinique, comme la Guadeloupe, la Guyane et la Réunion, ne change de statut qu'en 1946 pour devenir alors département d'outre-mer). C'est au tournant des années 1850 qu'un premier petit musée avait été mis en place à Saint-Pierre, fruit d'une découverte fortuite de pièces amérindiennes à l'habitation Perrinelle. On peut y voir, au moment même où – avec l'abolition de l'esclavage (1848) – vacillent les assises du monde créole, non seulement la curiosité

à l'égard de civilisations à la fois locales et étrangères, mais aussi une certaine manière de s'interroger sur ce passé de la colonie, qui pendant encore un bon siècle encore se concevait avant tout par rapport à l'histoire de la métropole. Les premiers musées de l'entre-deux-guerres (la petite tentative de Saint-Pierre n'a pas survécu à l'éruption de la Pelée de 1902), celui ouvert aux Trois-Ilets en l'honneur de l'impératrice Joséphine en 1934, celui envisagé par le Conseil général dans les mêmes années, témoignent de cette difficulté à se situer entre un enracinement local et un modèle lointain, à l'exception du musée Perret à Saint-Pierre, consacré à la catastrophe de la Pelée (1933).

Les trois décennies qui couvrent la période 1970-2000 sont particulièrement importantes dans la mutation qui s'opère, avec la constitution de musées qui viennent répondre à une forte demande d'histoire locale (1970, musée départemental d'archéologie, au programme initialement plus large, puisque lors de sa création il se voulait d' « Archéologie, d'Histoire, d'Arts et Traditions populaires » ; musée d'Histoire et d'Ethnographie, créé par la Région en 1995, ainsi que la Maison de la Canne, en 1992). Mais celle-ci s'accompagne aussi d'un désir de faire accéder au statut muséal, et partant mémoriel, une véritable identité martiniquaise qui englobe toutes les composantes de sa population, tous les pans de son histoire, fussent les plus difficiles à venir à reconnaissance (l'histoire de l'esclavage, et plus encore l'histoire des esclaves de la Martinique). L'importance accordée aux arts et aux traditions populaires à partir des années 1970, qui a marqué la naissance de l'écomusée de Rivière-Pilote (1993), est aussi une façon de faire de l'histoire en sortant de l'histoire, en y introduisant

l'anthropologie. Des musées comme celui du rhum Saint-James, de l'habitation Clément, évocation d'une distillerie qui fonctionnait encore il y a peu, ou celui de la banane montrent à quel point l'enracinement dans l'histoire locale se fait aussi par une meilleure compréhension de ce qui en a constitué l'armature économique. Cette difficulté se perçoit aussi dans des fondations comme la Maison des Volcans (1991) et le musée des Sciences de la terre, inauguré en 2004, où ces thématiques, si elles sortent de la curiosité historique, n'en oublient pas pour autant que la Martinique a chèrement payé le fait d'avoir sa ville principale, Saint-Pierre, établie au pied d'un volcan...

Donnée sans doute importante pour comprendre ce besoin de connaître le passé de l'île, la crise économique qui a frappé la filière du sucre et n'épargne pas celle du rhum, pose la question des anciennes « habitations » sucrières et des usines (à sucre, elles aussi), de sujets actifs devenus simples objets, menacés par l'abandon, la pression foncière et l'usure du temps. Du statut précaire de vestige, certaines habitations sont devenues des lieux de mémoire, de véritables sujets d'illustration de l'histoire martiniquaise. Un musée comme celui de La Pagerie, que le Dr. Rose-Rosette fonda en 1954, est non seulement celui de Joséphine, dont la place dans l'histoire antillaise est aujourd'hui sujet de vives controverses, mais aussi celui d'une habitation-sucrierie, avec tout ce qui peut faire comprendre le fonctionnement de l'ancien régime économique et social. Anse-Latouche, Fonds Saint-Jacques, Château-Dubuc, La Pagerie ont gardé du temps de cet ancien régime les souvenirs de son armature économique avec les bâtiments dédiés à la fabrication du sucre (moulins, équipages pour cuire le sucre puis pour le sécher) ou de l'indigo (Anse-Latouche), mais aussi l'illustration visuelle de l'ordre social opposant la maison du

maître aux « cases » des esclaves. Certaines habitations, Anse-Latouche ou Clément, permettent également de suivre le passage au nouveau système de fabrication du sucre ou du rhum par le recours à la vapeur, alors que se constitue après l'abolition un milieu ouvrier, annonce du monde moderne sans que l'ancien soit pour autant oublié.

La création de ces musées et de ces lieux de mémoire doit beaucoup à ceux qui ont œuvré pour qu'ils vivent, des particuliers, des collectivités territoriales, une administration comme la Direction des Affaires culturelles de la Martinique, mais aussi des collectionneurs ou des chercheurs passionnés comme le furent le père Pinchon et l'abbé David (et d'autres encore...). Deux lieux, d'ailleurs, entendent faire revivre l'esprit et les collections de ces derniers, comme l'y invite ce guide. Étendons cet hommage à tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à cette grande aventure, qui offre au curieux bien d'autres sites et bien d'autres pistes de découvertes.

Danielle Bégot
Université des Antilles et de la Guyane

Habitation Anse-Latouche (1)



*Ruines de la maison de
maître*

Un patrimoine industriel au cœur d'un jardin

Fondée en 1643, cette habitation figure parmi les plus anciennes de l'île. Elle a été constituée à la suite du rachat de plusieurs petites structures situées sur les hauteurs et dans le vallon du quartier Anse-Latouche. Tandis que les terres cultivées se trouvaient sur les hauteurs avoisinantes, la résidence principale et les installations agro-industrielles étaient établies au fond de la vallée, sur une terre volcanique traversée par une rivière. Ces dernières bénéficiaient ainsi de la force motrice de l'eau pour actionner l'ensemble de la machinerie, et leurs activités durant deux siècles furent nombreuses et variées : cacao, tabac, sucre, rhum, indigo, farine de manioc... Malheureusement, l'Anse-Latouche sera détruite par l'éruption de la montagne Pelée du 8 mai 1902. La visite se fait à l'aide d'un plan afin de découvrir et admirer les différents éléments du domaine. Si la

majeure partie de l'habitation disparaît lors de l'éruption volcanique, il reste néanmoins de nombreux vestiges qui témoignent de l'une des plus importantes et des plus complètes habitations du xvii^e siècle. Intégrés dans un jardin contemporain pensé et aménagé par Jean-Philippe Thoze, il comprend des installations sculpturales de broméliacées et d'orchidées accompagnant les éléments mécaniques de l'ancienne distillerie, ainsi que des espaces ouverts consacrés aux cactées et aux agaves précédant un superbe étage de plantes à feuillages. L'Anse-Latouche était formée selon les composants traditionnels d'une habitation-sucrerie. On retrouve les traces de la maison principale, mentionnée sur des plans de 1720. Construite sur deux niveaux, elle était séparée des installations agro-industrielles par le jardin, agrémenté d'une fontaine ornementale sur laquelle est inscrite la date de 1743. L'autre partie du domaine, partagé en deux par la rivière Latouche, constituait le quartier des esclaves – appelé « rue Case-Nègres » –, qui comptait 24 cases et dont on peut encore apercevoir, situées sur la commune de Saint-Pierre, les ruines en surplomb du cours d'eau.

Vestiges industriels



Mais la particularité de l'habitation Anse-Latouche reste la présence de son moulin à eau, avec sa roue hydraulique de grande taille. L'eau qui l'alimentait était retenue par un barrage massif de plus de 7 m de haut, construit au fond de la vallée, et conduite par un aqueduc d'une centaine de mètres, permettant ainsi la bonne marche de la sucrerie, mais aussi l'approvisionnement en eau nécessaire à la vie de toute l'habitation. Les origines diverses des



Indigoterie

Manioquerie

*Roue hydraulique
et moulin*





Le jardin

équipements industriels d'Anse-Latouche traduisent l'évolution de la sucrerie au gré des progrès techniques : c'est à la fin du XIX^e siècle qu'a été aménagée la distillerie, équipée d'une machine à vapeur qui vient en complément du moulin hydraulique, d'où l'existence de la cheminée industrielle. Sont encore visibles également les vestiges des anciennes indigoterie et manioquerie, ainsi que ceux de la poterie, de la forge et les piliers de la coulisse à canne à sucre. Pour les plus curieux, une maquette restituant fidèlement cette habitation est exposée à la Maison la canne [voir page 52].

RENSEIGNEMENTS

Quartier Anse-Latouche – 97221 Le Carbet

Tél. / Fax : 05 96 52 76 08

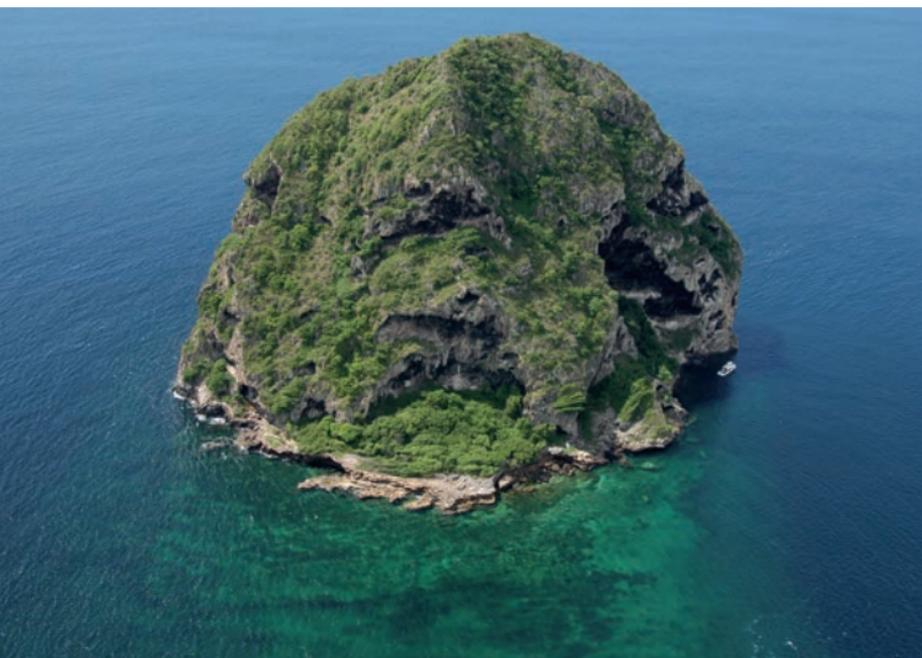
www.jardinbotaniqueducarbet.com

Ouvert tout les jours de 9h30 à 17h

Entrée payante avec accès illimité pour un an



Espace muséographique Bernard-David (2)



Le rocher du Diamant

Un Rocher sous surveillance

Bernard Pierre Marie David (Saint-Aubin-la-Plaine, 1927 – Le Diamant, 1998) est ordonné prêtre en 1952, année où il sera nommé à la Martinique. Il consacra son temps aux pauvres, à l'histoire et à la recherche sur la société martiniquaise, dont il traitera dans plusieurs ouvrages, tel que le *Dictionnaire biographique de la Martinique : Le Clergé*. L'espace muséographique, en prenant son nom, souhaite rendre hommage au grand humaniste et homme de science que fut Bernard David, et retrace l'histoire de la ville du Diamant à travers des fonds documentaires et une série d'objets archéologiques précolombiens légués par ce dernier à la commune. Ceux-ci constituent l'essentiel de la collection permanente et comprennent des éléments d'outillage lithique ou en coquillage, des



Bernard David

pièces de poterie, etc. Une autre partie de la collection porte sur la période sucrière et la canne à sucre, indissociables de l'histoire de la Martinique. Deux autres espaces aménagés s'offrent aux visiteurs : une salle d'étude qui accueille les expositions temporaires et un espace consacré au rocher du Diamant, cette pointe de lave de 175 m de haut qui témoigne de l'intense activité volcanique du site il y a plus d'un million d'années. Si ce rocher tire son nom de sa forme, qui rappelle celle d'un diamant, il semblerait qu'il le doive également à ses reflets irisés à certaines heures de la journée sous la lumière du soleil.

Bien qu'il soit interdit de se rendre sur le rocher et difficile de le contourner, il est néanmoins possible de le découvrir de la terre ferme. En effet, au sein de ce musée, une fresque en raconte la vie à la fois terrestre et sous-marine. Des panneaux explicatifs nous informent sur la faune variée qui peuple le rocher : on apprend ainsi qu'à la nombreuse faune aviaire viennent s'ajouter des lézards anolis, des mabouyas, des crabes nettoyeurs, qui, nous dit-on, jouent un rôle fondamental dans la pollinisation des arbres de forêt sèche. Mais l'intérêt majeur que présente ce musée est qu'il permet d'observer le rocher sur un écran, grâce à une installation de caméras qui retransmettent des images en simultané. Désormais, on peut contempler les nombreux oiseaux marins qui se rendent sur l'îlet pour la nidification de janvier à décembre.



Poterie



Adorno



Façade du musée

RENSEIGNEMENTS

39, rue Justin-Roc – 97223 Le Diamant
 Tél. : 05 96 66 07 36 – Fax : 05 96 66 10 55
 museeb.david@orange.fr
 www.rocherdudiamant.com

Ouvert du lundi au vendredi de 8h30 à 17h30,
 et le samedi de 9h à 12h

Ouvert le dimanche sous réservation, pour les
 groupes allant de 10 à 50 personnes

Entrée libre



Musée départemental d'Archéologie précolombienne et de Préhistoire (3)



La culture amérindienne et son apport à la culture créole

Construit à la fin du XIX^e siècle et inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1991, ce bâtiment aménagé sur trois niveaux héberge d'abord la direction de l'Intendance militaire. Ses 500 m² de locaux sont par la suite affectés, par arrêté ministériel du 16 novembre 1964, au ministère de la Construction, à l'image de nombreux autres immeubles militaires. C'est ensuite au musée départemental d'Archéologie, d'Histoire et de Traditions populaires d'occuper à son tour le bâtiment, à compter du 4 janvier 1971. Il faudra attendre 1983 et le concours de la Direction des musées de France pour qu'il se spécialise et devienne le musée d'Archéologie précolombienne et de la Préhistoire.

Vingt ans plus tard, il est labellisé « musée de France » et propose au public une préfiguration du Mucapa, le musée des Civilisations amérindiennes des Petites Antilles. Une nouvelle approche pluridisciplinaire qui interroge l'archéologie, la botanique, l'ethnographie et l'histoire dans le but d'obtenir la vision la plus globale possible de l'homme amérindien.

Et, si le musée se veut lieu de conservation et de diffusion du patrimoine archéologique de la Martinique, c'est aussi une invitation à lire l'influence des sociétés amérindiennes, « peuples premiers des Antilles », dans la construction de l'homme antillais.

Après une première approche au travers d'expositions temporaires, auxquelles est destiné le rez-de-chaussée, le parcours se prolonge avec la collection permanente, sur deux étages, qui plonge littéralement le visiteur dans le monde des Antilles. Une première salle permet de se positionner dans le temps, dans l'espace et dans le spirituel. La salle suivante présente le mode de vie des Amérindiens : activités quotidiennes (vannerie, tissage...) et activités environnemenales (chasse, pêche...). Ce tableau se complète par une collection de sources diverses (ouvrages, illustrations...), la fin de la visite étant consacrée à l'univers amérindien, invitant à découvrir ses rites, ses fêtes et ses croyances.

L'ensemble de la collection archéologique regroupe près de 2 000 pièces qui témoignent du riche passé précolombien de la Martinique, mises au jour notamment sur les sites archéologiques de Dizac, au Diamant, de Vivé, au Lorrain, ou encore d'Anse-Belleville, au Prêcheur. Cette collection, reconnue comme étant l'une des plus riches et des plus diversifiées des Petites Antilles, comprend des objets aussi variés que du mobilier, tel que des vases et des poteries arawaks des Antilles, des outils en pierre, en os et en coquillage, ou encore



*Bouteille peinte,
argile, -500
à 350 ap. J.-C.*



*Hache, pierre,
350 à 650 ap. J.-C.*

des figurines anthropomorphes et zoomorphes, dites adornos, qui étaient employées comme éléments de décor sur les anses des vases. Ici, un vase et une bouteille en terre cuite polie à barbotine, qui témoignent de la culture saladoïde ; là, un cylindre à anse en terre cuite polie et recouverte d'engobe, orné de décors géométriques gravés. Autant d'objets qui permettent d'aborder la préhistoire antillaise et l'histoire des civilisations amérindiennes de la Martinique depuis 4 000 av. J.-C. jusqu'à la moitié du XVII^e siècle.

Le musée expose par ailleurs un ensemble de bijoux de l'Amérique préhispanique et offre au regard du visiteur de riches collections ethnographiques, provenant pour certaines d'entre elles du Brésil et de la Guyane. Figurent à l'inventaire des pièces d'ornement corporel – colliers, bracelets, peignes...–, des instruments de musique tels que flûtes et maracas, des objets de culte et, surtout, un très grand nombre



*Adorno, argile
-500 à 350 ap. J.-C.*



*Grande poterie à bec
verseur, argile
350 à 650 ap. J.-C.*



*Sculpture
anthropomorphe, argile
-500 à 350 ap. J.-C.*

d'ustensiles et de pièces d'outillage, relatives pour ces dernières aux domaines de la chasse ou du transport fluvial – pilons, mortiers, cuillère, paniers, éléments de métier à tisser, pour les premiers ; harpons, sarbacanes, arcs et flèches, pagaies, pirogues, pour les deuxièmes.

Au 38, rue Lazare-Carnot à Fort-de-France se trouve la bibliothèque du musée, avec plus de 2 000 documents imprimés et audiovisuels qui constituent une offre complémentaire aux collections citées ci-dessus. Parmi les nombreux supports dont elle dispose, des ouvrages anciens sont proposés à la consultation sur place, mais également des gravures ou encore des microfiches. De plus, le musée possède un service pédagogique et éducatif incluant des jeux et des expositions itinérantes, des visites guidées et des animations thématiques.

RENSEIGNEMENTS

9, rue de la Liberté – 97200 Fort-de-France
Tél. : 05 96 71 57 05 – Fax : 05 96 73 03 80
musarc@cg972.fr – www.cg972.fr/mdap
Ouvert le lundi de 13h à 17h, du mardi au
vendredi de 8h à 17h, le samedi de 9h à 12h
Fermé le dimanche et les jours fériés
Entrée payante, gratuite le dernier samedi
de chaque mois de 9h à 12h



Musée régional d'Histoire et d'Ethnographie (4)



Comprendre l'identité historique et culturelle martiniquaise

« Sur la Savane, chroniques d'un haut lieu foyalais », « *Corps perdu* : et Picasso illustra Aimé Césaire » et « Des plantes et des hommes à travers l'histoire de la flore martiniquaise » sont quelques-unes des nombreuses expositions temporaires qui peuvent accueillir le public. Le parcours se poursuit avec l'exposition permanente qui recrée, dans un décor d'intérieur bourgeois de la fin du XIX^e siècle, un salon, une salle à manger et une chambre à coucher. De nombreux éléments architecturaux ont été utilisés pour y faire revivre l'ambiance d'antan : portes persiennes, dentelles de bois, impostes à soleil, cadres moulurés...

La riche collection d'œuvres picturales – qui comprend notamment des œuvres de Picabia, de Bassot ou encore d'Ernest-Constant Simon – se veut le témoin à la fois

de l'engouement artistique des collectionneurs, de la richesse de certains notables et des grandes périodes de l'histoire de la société martiniquaise, principalement du XVII^e au XIX^e siècle. Un escalier équipé d'une rambarde en fonte permet par ailleurs d'accéder aux combles, où ont été aménagées deux petites réserves et une bibliothèque riche de plus de 600 livres anciens traitant de l'esclavage, qui restent accessibles aux chercheurs.

Les meubles représentent une part importante de l'exposition permanente : guéridon, buffet à deux corps ou encore console « araignée » confectionnés dans du bois de mahogany. Ils datent pour la plupart de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, et nombre d'artisans s'inspirèrent de leur style pour la création de nouveaux meubles à cette période. Parmi les objets usuels qui viennent parfaire cette reconstitution d'intérieur d'époque figurent des éléments de vaisselle, comme le pot à tisane en porcelaine, très répandu aux Antilles. On peut aussi admirer les habits traditionnels de cérémonie, tels que la « grand'robe, foulard assorti au jupon de dentelle ». Des éléments de costume qui sont aussi présentés sur les différents supports iconographiques



Console en mahogany

Reconstitution d'un intérieur créole



–, gravures, tableaux... –, figurant des Martiniquaises « à tête calendée », en habit et coiffe d'apparat, « en tête à trois bouts » avec des ornements traditionnels. Ainsi cette *Gracieuse négresse en tenue de fête* de William Carpentier, portant les bijoux créoles traditionnels et vêtue d'un costume typique du XIX^e siècle, dont les couleurs vives témoignent d'une certaine influence orientale. Des bijoux sont également exposés, telle une parure d'or en filigrane, qui constitue l'une des caractéristiques de l'orfèvrerie d'Afrique du Nord importée



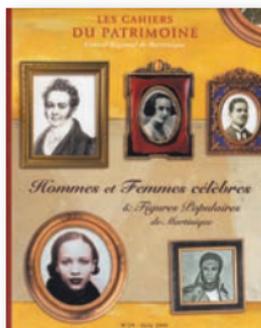
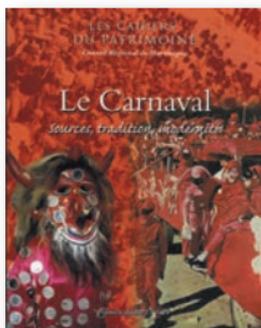
Bijou créole

Joseph Scherer,
Portrait d'une jeune
femme noire,
début du XIX^e siècle



Bassot
Vue de la rivière du
Fort, Saint-Pierre de
la Martinique,
Huile sur toile, 1765





Couvertures des
Cahiers du
Patrimoine

aux Antilles par l'intermédiaire des esclaves africains. Érigé vers 1885, le bâtiment qui abrite le musée est l'une des deux villas bourgeoises les plus anciennes du centre-ville. Il servait de résidence au directeur de l'artillerie et se trouvait originellement situé à la limite extérieure de la ville. La propriété comportait à l'époque des structures auxiliaires telles que poulailler, écurie, bains ou encore lavoir, qui sont mentionnées sur un ancien plan. Un jardin de 2 500 m² planté de mahoganys et de manguiers, qui compte quelques arbres séculaires, vient s'ajouter à l'ensemble.

Dans l'arrière-cour, les bâtiments annexes hébergent à la fois une partie des fonds et le siège des Musées régionaux de la Martinique, qui publie la revue *Les Cahiers du patrimoine*. Créée dans les années quatre-vingt, celle-ci a pour but de constituer une mémoire précieuse de la culture et des traditions de l'île et, plus largement, de la Caraïbe : l'esclavage, le carnaval, les noms de lieux, les sources gastronomiques ou encore les hommes et femmes célèbres de la Martinique.

RENSEIGNEMENTS

10, boulevard du Général-de-Gaulle

97200 Fort-de-France

Tél. : 05 96 72 81 87

cr97.2.musees@wanadoo.fr

Ouvert tous les jours de 8h à 17h sauf le mardi

de 14h à 17h et le samedi de 8h à 12h

Entrée payante

